

De l'école de rang à la « cardroom » Entrevue avec Éva Aubé de Lewiston

Mary Elizabeth Aubé

Number 61, Spring 2000

« Nos cousins des États » : les Franco-Américains de la
Nouvelle-Angleterre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Aubé, M. E. (2000). De l'école de rang à la « cardroom » : entrevue avec Éva Aubé de Lewiston. *Cap-aux-Diamants*, (61), 22–26.

De l'école de rang à la «cardroom»

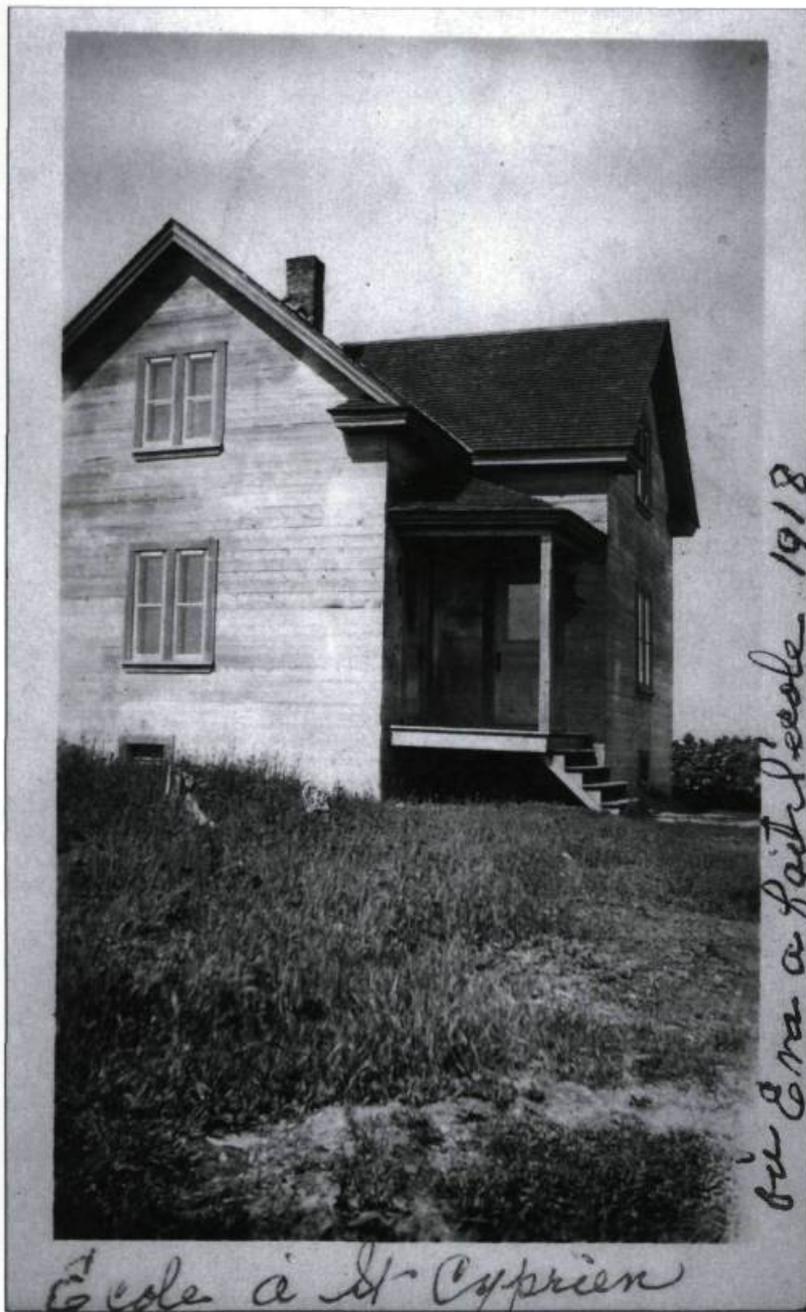
Entrevue avec Éva Aubé de Lewiston

PAR MARY ELIZABETH AUBÉ

Née à Sainte-Justine, comté de Dorchester, en 1901, ma grand-mère paternelle, Éva Labrecque, déménagea vers l'âge de six ans à Manchester (New Hampshire). Sa mère et sa sœur aînée travaillaient à la manufacture

de textile Amoskeag, alors que son père gagnait sa vie comme journalier. Après quelques années, la famille revint vivre à Sainte-Justine, au Québec. Éva Labrecque obtint un brevet d'enseignement et travailla comme institutrice dans les paroisses environnantes. Plus tard, elle vécut avec sa sœur Angéline qui s'était mariée avec un Franco-Américain et habitait Lewiston, centre textile du sud du Maine. Elle retourna par la suite à Sainte-

École de rang à Saint-Cyprien, vers 1918.
(Archives de l'auteur).



Madame Éva Labrecque-Aubé, née en 1901.
Photographie prise en 1991.
(Archives de l'auteur).

Justine pour une brève période pendant laquelle elle épousa Albert Aubé. Au cours de leur voyage de noces à Lewiston, ils décidèrent de s'y établir.

Je connaissais très peu la vie de ma grand-mère Aubé, que j'appelais «Meméa» avant de savoir qu'il y avait un «r» à la fin du mot «Memère». Enfant, je ne parlais presque pas français. Je savais les noms des couleurs, je pouvais compter jusqu'à dix. Je voyais mes grands-parents paternels seulement tous les trois ou quatre ans, lorsque ma famille faisait le voyage de 1 200 kilomètres, de Cleveland (Ohio) jusqu'à Lewiston. Mon grand-père, mes tantes et mes oncles étaient bilingues, mais ma grand-mère ne parlait que le français. Après des études universitaires en fran-

çais, j'ai commencé à avoir des conversations avec Memère. J'habitais alors la Nouvelle-Angleterre et je la voyais une ou deux fois par année. Pendant ces visites, j'ai peu à peu découvert sa mémoire phénoménale, ainsi que les histoires détaillées sur son passé à Lewiston et sur ses origines au Québec.

Finalement, je lui ai écrit pour lui demander de faire une série d'entrevues enregistrées. Elle m'a répondu : «Je crois bien que nous avons une histoire à raconter.» Un jour, nous nous sommes donc retrouvées assises à sa table de cuisine, un peu nerveuses toutes les deux devant le petit magnétophone noir. Mais une fois la première question lancée, nous avons oublié l'appareil et elle s'est laissée emporter par son propre récit. J'ai l'impression qu'elle avait entreposé dans sa mémoire des histoires longuement mûries, souvent répétées lors de veillées en famille.

Mary Elizabeth Aubé : Quand êtes-vous venue à Lewiston?

Éva Aubé : En 1919, l'année de la grosse influenza. Je ne l'ai pas eue autant que les autres, mais ça m'a affectée. Je faisais l'école à Saint-Cyprien [localité voisine de Sainte-Justine]. Je suis allée voir le docteur, qui m'a donné des vitamines pour me renforcer et qui m'a dit de me reposer. C'était la quatrième année que je faisais l'école, mais il m'a conseillé de ne pas continuer parce que j'avais besoin de me rétablir.

Dans l'entretemps, au mois de juillet, ma sœur Angéline est venue se promener au Canada avec son mari et sa fille Georgette, qui avait à peu près quatorze ou quinze mois. Elle a dit : «Pourquoi est-ce que tu viens pas passer un bout de temps chez nous, à Lewiston?» Mais ça ne me disait pas.

«Viens! Quand tu seras tannée, tu prendras le train pis tu reviendras. Ça te coûte rien. On a la machine de mon beau-père.»

Ça fait que j'ai décidé de monter avec eux.

Nous avons passé une semaine à Québec où ils avaient des amis. Après, nous avons été à Montréal dans les «amusements». Puis, on est revenu aux États-Unis, à Lewiston.

À LEWISTON, MAINE

Dans ce temps-là, Angéline et son mari restaient dans la rue Lisbon [la rue principale à Lewiston]. Arthur était partenaire avec son frère dans un restaurant, qui était en bas dans le bâtiment. Il avait été élevé à cet endroit-là. Arthur et Angéline avaient un petit logement en haut du restaurant. Il y avait seulement trois pièces, toutes petites : une chambre à coucher, un salon, une cuisine, pas de salle de bains, juste un coin pour un bol



de toilette. Dans la pièce, il y avait un divan en vinyle qui ouvrait. Ça me donnait mon lit. La petite fille, Georgette, dormait dans une couchette dans leur chambre.

Aubé Café, Lewiston, Maine, vers 1930.
(Archives de l'auteure).

C'est en arrivant à Lewiston que j'ai vu pourquoi ils avaient voulu me faire monter! C'est qu'Arthur Bazinet était associé avec son frère Eugène dans le restaurant. Ils prenaient des vacances chacun leur tour. Celui qui s'occupait du restaurant pendant les vacances de l'autre recevait tous les bénéfices pendant ce temps-là. Angéline allait en bas pour aider Arthur pendant les vacances d'Eugène, et moi, je gardais Georgette et je prenais soin de l'appartement.

Ils avaient pas mal de travail parce que toutes les personnes qui vivaient «en chambre» allaient manger dans des restaurants. Et il n'y avait pas beaucoup de restaurants dans la grande rue, la Lisbon. Arthur et son frère servaient des déjeuners. Il fallait qu'ils se lèvent à six heures du matin.

Il y avait plusieurs moulins à Lewiston : les deux moulins de laine et aussi les moulins de coton, le Bates, le Hill, le Scoggin [l'Androscoggin], le Continental et le Pepperell. La majorité des gens qui y travaillaient gagnaient quelques cennes. Ils

d'attendre en ligne. Parce qu'il n'y avait que dix sièges. C'était comme un bar avec dix places. Mais ils ne vendaient pas d'alcool ni de liqueur forte. Ils servaient seulement des déjeuners et des lunchs aux ouvriers qui travaillaient dans les manufactures.

Ça fait que je restais là quand Eugène a pris ses vacances. Mais quand il est revenu, ma sœur m'a dit : «Il faut que tu trouves de l'ouvrage parce que tu vas commencer à payer ta pension et ta chambre.»



Maison de colons près de Saint-Cyprien, vers 1920.
(Archives de l'auteur).



La rue Lisbon, artère principale de Lewiston, Maine. Carte postale The Great Department Store, Lewiston, Maine.
(Archives de Cap-aux-Diamants).

préféraient ne pas traîner de manger. Ils sortaient du moulin le midi parce qu'ils avaient une heure pour dîner. Ils voulaient manger chaud.

Chez Bazinet, pour 35 cennes, tu avais une soupe, de la viande, des patates, des légumes, un dessert et une tasse de café. Tout ça pour 35 cennes. Et c'était bon! Ça fait qu'ils avaient une grosse clientèle, assez grosse que le monde était obligé

Ils m'ont demandé cinq piastres par semaine. J'étais partie de chez nous avec 35 piastres... À faire l'école, j'avais 150 piastres par année. Pour dix mois d'école. Les deux mois de vacances, je n'avais pas de paie. Tu peux pas mettre de l'argent à la banque, hein? En fait, c'est le curé qui s'occupait des fonds pour les écoles.

Mais avec 35 piastres, on ne va pas loin... Cinq piastres par semaine! Et il fallait que je m'achète quelque chose de temps en temps, une paire de bas, par exemple. Je n'achetais pas grand-chose, même si les affaires n'étaient pas aussi chères qu'elles le sont aujourd'hui. On n'avait pas d'argent. Puis dans ce temps-là, c'était pareil comme aujourd'hui : si tu n'avais pas d'argent, tu ne pouvais pas acheter la marchandise sur les comptoirs, hein?

Là, je ne savais pas quoi faire. J'avais même pensé m'en retourner chez nous au Canada. J'avais assez d'argent pour payer mon *fare* par train. Ça prendrait tout. J'arriverais chez nous et je n'aurais pas d'ouvrage. Les écoles avaient déjà commencé parce que c'était le mois de septembre. Toutes les maîtresses étaient engagées et moi, j'avais donné ma démission.

Vraiment, j'ai été chanceuse. C'est la belle-sœur d'Angéline, Maria Bazinet, qui m'a aidée. Elle travaillait au Continental dans la *spoolroom*. Elle était à la veille d'avoir son premier bébé, son plus vieux garçon. Elle m'a dit : «Moi, il faut que je sorte quelque temps avant d'avoir mon bébé. Ça prend une autre *spoolouse* pour me remplacer sur une machine. Il faut qu'ils prennent une autre employée du moulin qui sait *spooler*. Ça va en monter une et ça va en ôter une sur les

Dans la *spoolroom*, on prenait le fil qui était sur des petits rouleaux et on le mettait sur un gros. Il y avait des rouleaux qui étaient en rangées sur une grande échelle. Tous les fils de ces petits rouleaux, il y en avait peut-être deux ou trois cents, venaient en avant de l'échelle et ils étaient enroulés les uns à côté des autres sur le gros rouleau. Chaque fois qu'un des petits rouleaux était vide, il fallait qu'une des filles le remplace par un petit rouleau plein et qu'elle attache les deux



La famille Labrecque (à l'avant : Gracia et Émilien, rangée du centre : Phillipine, Angéline et Éva, dernière rangée : Joseph, Gaudiose, Aimé et Henri), rue River, Lewiston, Maine, 1934. (Archives de l'auteure).

«attachages». Viens me voir dimanche. Je vais t'amener voir petite Rose, ma sœur. Elle travaille dans la *spoolroom*. Rentre au moulin avec elle. Elle va te montrer le chemin, puis elle va parler au *boss*, Charlie. S'il y a une chance, il va te donner de l'ouvrage.»

Rose n'était pas mariée dans ce temps-là. C'était une Duchesneau. Elle restait chez ses parents, trois ou quatre rues plus loin de la Lisbon où habitait Angéline. J'ai été la rencontrer, puis elle m'a fait entrer au moulin.

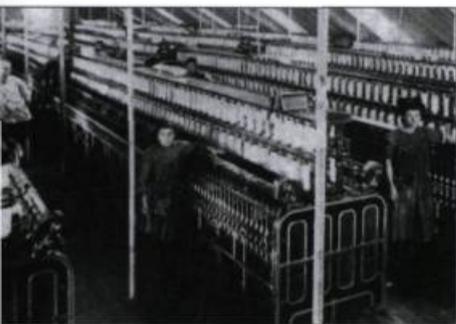
Au moulin, le *boss* ne parlait pas français, mais Rose parlait anglais. Elle a demandé à Charlie après sa tournée des différentes salles s'il manquait du monde à l'ouvrage. Il en manquait toujours. Le lundi matin, par exemple, il en manquait des fois un ou deux. Il fallait les remplacer par quelqu'un qui était capable de faire l'ouvrage. Rose lui a parlé de moi : «Elle est ben *willing*, mais elle sait rien faire. T'aurais pas quelque chose pour elle?»

brins. Il y avait une façon particulière de les attacher pour que le gros rouleau prenne le fil et fasse *runner* les petits rouleaux.

Quand ce gros rouleau était plein, on l'amenait dans une autre *room* et on en mettait dix-sept ou dix-huit ensemble pour en faire un seul très, très gros. Puis, c'était le *slasher* qui s'en occupait. Ton pépère a travaillé comme *slasher* pendant un temps. Le *slasher* mettait les gros rouleaux en arrière de la machine, puis les fils passaient dans des bassins d'empois. Sans l'empois, le brin casserait. Ensuite, les fils passaient comme sur des couvertes de laine qui envidaient l'empois pour pas en mettre trop sur le fil. Il y en avait probablement des milliers, enroulés sur le gros rouleau. C'était ce rouleau-là qui allait sur un métier dans la *weaveroom*.

Ça fait que là, je suis entrée au moulin. La paie n'était pas énorme. Pour une semaine, on gagnait 11,90 \$. Une semaine complète, c'était du lundi au vendredi, de sept heures du matin à cinq

heures du soir, puis on travaillait jusqu'au samedi midi. Mais je m'en foutais bien, j'avais une job!



Intérieur d'une usine de coton où des Canadiens français et des Franco-Américains de tous les âges travaillent ensemble. (Lewiston Public Library).

Les moulins travaillaient seulement trois jours par semaine. Il n'y avait pas de travail, c'était comme une dépression. Dans la *spoolroom*, ils avaient déjà presque assez de monde avec les trois filles qui étaient là. Quand ils m'ont engagée, ils ont fait *loafer* une des filles un jour de plus toutes les deux semaines pour qu'on soit tout le temps trois dans la salle. Ça fait qu'une semaine on travaillait trois jours et l'autre seulement deux jours. Il fallait que je paie

ma pension de cinq piastres par semaine. Trois jours de travail, ça me donnait à peu près sept piastres et quelques cennes. La semaine d'ensuite, j'avais seulement deux jours de travail et je gagnais même pas cinq piastres.

J'ai travaillé là deux mois. Puis, un dimanche, nous sommes allés à New Meadows au chalet de monsieur Bazinet, le père d'Arthur. Ils allaient manger du *lobster*. Il y avait un nommé Giguère qui était monté avec nous. Il était venu avec une demoiselle Bélanger. Elle travaillait au Bates. Là, ils travaillaient quatre jours par semaine. Elle m'a dit : « T'es folle de rester au Continental à trois jours par semaine. Pourquoi tu t'en viens pas au

Bates dans la *cardroom*? Tu vas avoir quatre jours, certain. »

« Oui, mais je sais rien faire. »

« Mes cousines sont là. On va t'aider. Viens donc au Bates. Je vais te faire rentrer, puis je vais te montrer à travailler dans la *cardroom*. »

Ce lundi-là, c'était mon tour de *loafer*. Ça fait que j'ai laissé le Continental, puis je suis allée au Bates. J'ai été vraiment chanceuse de me faire des amis, des bons amis.

Voilà donc comment Memère prit goût à Lewiston. Elle préférait la ville à son petit patelin d'origine : non seulement y avait-il de bonnes possibilités de travail, mais aussi une vie sociale plus intéressante. Memère aimait l'autonomie que la ville permettait; elle pouvait vivre sa vie à elle sans que toute la famille et toute la paroisse se mêlent de ses affaires. Elle fit un bref retour au Québec, mais étant donné son attachement au mode de vie urbain, elle décida de se fixer à Lewiston, en 1921. Elle y vit toujours. ♦

Mary Elizabeth Aubé est consultante en multimédia éducatif.

LES FRANCO-AMÉRICAINS À L'HONNEUR AU

Mai 2000

Jean Lamarre

Les Canadiens français du Michigan

Leur contribution dans le développement de la vallée de la Saginaw et de la péninsule de Keweenaw, 1840-1914

Entre 1840 et 1930, près d'un million de Canadiens français ont émigré aux États-Unis. La grande majorité d'entre eux se sont dirigés vers la Nouvelle-Angleterre. D'autres ont retrouvé les anciennes routes de leurs ancêtres et se sont rendus dans le Midwest américain et particulièrement au Michigan.

Cette migration rappelle l'étonnante mobilité géographique qui a caractérisé les Canadiens français depuis leurs premiers pas sur ce continent. Qui étaient ces immigrants, d'où provenaient-ils, comment se sont-ils adaptés à la réalité industrielle du Michigan et quelles furent les stratégies mises de l'avant pour y parvenir?

Cette étude lève le voile sur une dimension jusque-là négligée du mouvement migratoire global qui a mené des milliers de Canadiens français à parcourir l'Amérique du Nord au 19^e et 20^e siècles. Elle montre leur participation au recul des différentes « frontières » sur le continent.

Téléspore Saint-Pierre

Histoire des Canadiens du Michigan et du comté d'Essex, Ontario

Réédition d'un ouvrage incontournable publié en 1895, avec présentation de Yves Roby.

Septembre 2000

Yves Roby

Les Franco-Américains

de la Nouvelle-Angleterre, Rêves et réalités

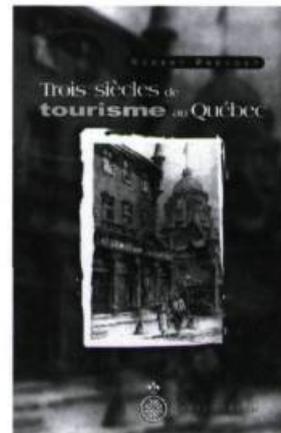
Le résultat de trente ans de recherche. Une synthèse magistrale de l'histoire des Canadiens français émigrés aux États-Unis. Un classique.

SEPTENTRION



Robert Prévost

Trois siècles de tourisme au Québec
366 pages, illustré, 29,95 \$, avril 2000



Pour amener les touristes à visiter le Québec, les autorités ont dû déployer des trésors d'imagination par une publicité de haute gamme. C'est ce que l'auteur nous raconte.